

FONDEMENTS ET PERSPECTIVES
D'UNE PHILOSOPHIE DE L'IMAGINAIRE

Gilbert Durand

Je remercie d'abord le Professeur Jacques Pierre pour ce magnifique texte de présentation qu'il vient de dire. Texte d'une grande beauté littéraire et aussi d'une grande finesse et exactitude d'analyse: oui, Jacques Pierre signale bien les points forts et aussi les points qui «font problème» dans une oeuvre de recherche, la mienne, qui couvre plus d'un quart de siècle. Aussi je lui dirai d'abord très simplement: «vous m'avez compris!» (rires).

Notre collègue m'avait donc demandé en cette journée du 57ème Congrès de l'ACFAS, que vous me faites l'honneur de consacrer à mon oeuvre, de vous parler des fondements et aussi des perspectives les plus récentes de mon travail, que je puis appeler en donnant à ce terme une extension un peu vague, de ma «philosophie» qui, comme chacun sait, est une philosophie reposant, avant tout, sur l'imaginaire du Sapiens Sapiens, le seul imaginaire qui nous soit connaturel et accessible...

À mon tour, mon cher Jacques Pierre, je dirai: «il était une fois...». Il était une fois, au sortir de la Guerre, un «jeune homme en colère» - et il y avait de quoi être en colère devant toute une jeunesse perdue, sacrifiée, mutilée, devant les hontes d'une défaite nationale, et surtout devant la faillite générale des systèmes de valeurs qui venaient d'aboutir, d'Aufklärung en Kulturkampf, à un holocauste inouï de barbarie et de suicide européen - et ce jeune homme rencontrait soudain un maître hors du commun, Gaston Bachelard, qui venait lui dire - le premier en France! - que c'est la science et la raison qui changent, et que ce qui «demeure» c'est cet imaginaire (Hölderlin!) que «fondent» les poètes... C'était là une révolution radicale de toutes les philosophies jusqu'ici admises en Occident, soeurs ennemies certes, mais qui se réconciliaient toutes en fondant leurs vérités, conjointement sur la perception - seule porteuse de «réel» - et sur le raisonnement univoque codifié, à partir de l'aristotélisme, par toutes les scolastiques monitrices de l'Occident, de S. Thomas d'Aquin à Descartes, de Descartes à Auguste Comte ou à Marx, de ces derniers à Léon Brunschvicg, à Sartre et plus tard au formalisme structuraliste...

Voici qu'on nous montrait que c'était la si décriée «folle du logis» qui était première, qui était la permanence même - donc la carte d'identité - du Sapiens Sapiens. Certes il m'arrivera plus tard de critiquer le dualisme subsistant chez mon bon Maître Bachelard entre l'approche scientifique et l'approche poétique, survivance d'une vieille formation positiviste chez ce physicien/poéticien, il n'en demeure pas moins que c'est Gaston Bachelard qui donna impulsion et conseils à ma recherche, à une recherche qui voulait, loin des «réductions» des psychologies et des sociologies «en cours», tenter de dresser un tableau «objectif» de ce qui était la subjectivité constitutive de Sapiens Sapiens, tenter de dresser, comme disent les botanistes, une «système» de ce jardin des images qui est notre patrimoine intangible. D'où le sous-titre follement

ambitieux de ma recherche «Introduction à l'Archétypologie générale»!! Rien que ça! J'étais jeune alors!

Ceci dit, deux premières remarques s'imposent: d'abord le fondement «fixiste» pourrait-on dire d'une philosophie (peut-être est-ce là la «philosophia perennis»?!) anthropologique (je préfère cet adjectif à «humaniste», cette dernière épithète sous-entendant trop de visées vertuistes) et que l'on pourrait résumer par ces mots et cette constatation, paraphrasant une remarque célèbre de Claude Lévi-Strauss («les hommes ont toujours pensé aussi bien»): «les hommes ont toujours imaginé aussi bien» c'est ce que vérifie le phénomène - trop peu étudié en lui-même - de la «traduction».

Certes il n'existe jamais de «communication» parfaite de l'un à l'autre, mais enfin malgré ce que les informaticiens appellent des «bruits» je puis lire, traduire (sans trop «trahir» ajouterait Lévi-Strauss), comprendre l'Odyssée, le mythe cosmogonique Bambara ou celui de l'antique Japon. Et cette traduction - Noam Chomsky l'a bien pressenti - ne vient pas d'une manipulation égalisante des syntaxes, mais de l'accord presque parfait entre impacts d'images concrètes (portant sur le matériau visuel, tactile, olfactif, voire auditif comme le souligne Michel Guimard cet autre disciple de Bachelard) qui sont en moi et qui sont en l'autre, qui sont en «l'un et l'autre»... La notion de «structuralisme figuratif» que je fais mienne pour me démarquer des «structuralismes» formalistes qui prolifèrent vers les années 50, repose à la fois sur cet inéluctable «fixisme» et sur le consensus de Sapiens Sapiens en son accord avec les «corps» imaginaires, imaginés (représentés) de l'Univers. Je me place résolument du côté du paradigme plutôt que du côté des syntaxes, syntaxes et formalisations qui, pour moi - comme pour mon Maître Bachelard - sont secondes. Le paradigme, trop souvent «perdu» selon un titre significatif de mon ami Edgar Morin, c'est cette Nature humaine dont la quiddité réside dans l'imaginari c'est-à-dire dans ce «IIIème Cerveau» qui dote tout conscient de «re-présentation» et que repère l'anatomo-physiologie contemporaine. L'Imaginaire (c'est-à-dire le réservoir anthropologique de toutes les re-présentations possibles) est bien l'identité, donc «l'indicateur» comme on dit en sociologie, de Sapiens Sapiens.

L'autre remarque porte sur ce concept, si mal reçu par nos doctrines progressistes, monocéphales, sensualistes, etc... issues, comme je l'ai montré dans mon dernier livre, de ce que le P. de Lubac appelle la «postérité de Joachim de Flore», à savoir le concept d'archétype. Comme c'est le fameux psychiatre Carl Gustav Jung qui a défendu et illustré ce concept retrouvé chez Nicolas de Cues, une critique malveillante m'a trop tôt fait monter dans la charette des condamnés à mort - et à l'opprobre des doctes! - «suspects» de jungisme.

Tout beau! Si j'ai bien rencontré, avec un immense profit, les Cercles jungiens, ce ne fut qu'en 1964, soit plus de 5 à 10 ans après l'élaboration et la publication de ma recherche, et deux ans après la disparition du Maître de Zürich. Non! J'ai d'abord rencontré et étudié cette notion d'archétype - que l'on peut sommairement définir par le «Semper et ubique et ab omnibus...» - chez les réflexologues de l'École de Léningrad. Et en premier chef chez A. Oukhtomsky qui publiait en 1925 son article déterminant sur Le Principe de la Dominante. Je tiens à revendiquer cette filiation à ce que W. Betcherev - le fondateur à partir de Pavlov, de la réflexologie - appelle en un titre célèbre «la Psychologie objective». Cette filiation avouée devrait couper court à certaines critiques sommaires qui rangent trop facilement la notion d'archétype, que j'utilise dans «les élucubrations archétypiques de Jung» (sic! dixit Jacques Le Goff!!) et se drapent pompeusement avec indignation dans une prude

«scientificité»... qui date bien des années positivistes de Monsieur Homais, il y a un siècle et demi! Le fameux *Novoié Reflexologuii i Fisiologuii Nervnoi Systemi*, de W. Betcherev, I.S. Beritoff, J.M. Oufland, A. Oukhtomsky, M. Vinogradov édité en 1925-1926 à Léningrad et à Moscou fait tout de même un peu moins «ringuard» que la paradoxale insertion dans l'historicisme positiviste du Second Empire ou même dans le rationalisme définitif et éternel du Grand Siècle! Il est vrai que les tenants de cette «religion rationaliste» - grands chasseurs de sorcières et crémateurs de ce que l'un d'eux (J.C. Pecker) appelle la «tradition du soufre» - n'admettent pas contre l'évidence, l'évidence de l'anthropologie d'un Claude Lévi-Strauss ou l'épistémologie d'un Gaston Bachelard que la faculté de raisonner se modifie selon «son point d'application». Le rationalisme, la scientificité ne se définissent que par leur matériau et leur échelle d'application. Le «rationalisme appliqué» - c'est le beau titre d'un livre de Bachelard - diffère totalement s'il s'applique à la table et la cuvette, ou bien à la galaxie, au neutron ou à la cellule vivante... Laissons le culte totalitaire de la Raison aux «Enragés» de 1793 et à leurs descendants de 1989!

Je voudrais affirmer ici, une fois de plus que je me suis toujours réclamé d'une scientificité à la fois «rationnelle» et «empiriste», mais qui, s'appliquant à un domaine autre que celui des boules de billard du P. Malebranche ou de la chute des pommes inspiratrice - paraît-il! - du grand Newton, se doit de modifier ses postulats tout comme le fait l'étude du réflexe dominant de la grenouille mâle (J.M. Oufland), de la mémoire et de l'adaptation biologiques (Waddington, Sheldrake) ou encore du noyau atomique et des particules intra-nucléaires (Bohr, Planck, Stapp, Costa de Beauregard, etc...). Nos inquisiteurs manquent simplement de culture scientifique!

Si j'avance ici des noms de biologistes et de physiciens, c'est qu'à partir de 1964 - date initiale de «rencontres» que je devais poursuivre régulièrement chaque année au fameux «Cercle d'Eranos» et qui mériteraient aussi l'incipit «il était une fois...» -. Pendant 25 ans le Cercle Tessinois fut continûment mon «Université d'Été». Je souhaite à mes adversaires un tel recyclage! Outre la confirmation qu'apportaient les études cliniques de Jung et des praticiens jungiens comme mon ami J. Hillman, ce sont bien des biologistes «éthologistes» et des physiciens qui allaient donner des fondements empiriques encore; mais surtout plus théoriques à mon option «philosophique» première.

Et d'abord la fréquentation assidue du grand éthologiste de Bâle, mon regretté ami Adolf Portmann, devait me faire découvrir, à travers ses propres travaux, et ceux de Spitz, de Wolf, de Kaila, et des prix Nobel - de 1973, je crois - Lorenz et Tinbergen, l'existence spécifique dans le domaine animal «d'invariants» plus complexes - instituant déjà une ritualisation comme l'ont vu Lorenz et Portmann - que la simple dominante réflexe. Ces constatations éthologiques venaient renforcer l'ancrage de mon système dans l'anthropologie physiologique, tout comme les découvertes des neurologues - le fameux hémisphère cérébral droit de Sperry - venaient recouper mes constatations anthropologiques sur la constitution irréductiblement duelle des représentations, des «fonctions cognitives supérieures» comme le disait D. Ottoson au Colloque de Venise en 1986. Il faut aussi noter l'influence considérable - et passée sous silence bien entendu par le «lobby» universitaire en cour - du Colloque du Centre de Royaumont sur «Invariants biologiques et universaux culturels » (1974) où mon ami Edgar Morin, aussi bien que I. Eibb-Eibersfeld précisèrent la notion «paradigmatique» (Morin) des «universaux» (Eibb-Eibersfeld) qui cohèrent, si je puis dire, la «nature humaine». L'éthologie contemporaine confirme donc

expérimentalement la notion d'archétype qu'elle reconnaît sous le vocable d'Urbild (image profonde, génotypique...).

Parallèlement il y eut en moi une réactivation de ma rencontre, déjà ancienne - elle est contemporaine de ma rencontre avec le Professeur de Philosophie des Sciences, physicien lui-même qu'était Bachelard, c'est-à-dire des années 45-55 - avec la théorie atomique et la physique contemporaine, et cela d'abord et alors grâce aux leçons que me donnait de 1947 à 1956 l'ancien assistant de Joliot Curie, mon collègue et ami F. Roude. Le Cercle d'Eranos - «il était une fois» de plus, disais-je! - me mit en contact direct avec une tradition physicienne dont il pouvait se réclamer à travers deux prix Nobel de Physique: celui de Wolfgang Pauli qui collabora - dirais-je méchamment! - aux «élucubrations» jungiennes, celui d'Erwin Schrödinger, prix Nobel 1933, et théoricien de la physique quantique, me mit en contact donc avec des physiciens comme Gerald Holton - alors à l'Université de Cambridge (Massachusset) - auteur de la remarquable étude sur «L'Imagination Scientifique», avec Max Knoll qui fut assistant d'Einstein à Princeton, et récemment avec Herbert Pietschmann de l'Université de Vienne, avec aussi des épistémologues comme mon vieil ami Schmuël Sambursky. Ceci pour dire à certains qui clament trop haut leur «scientificité», que j'avais acquis un niveau assez élevé d'exercices et de réflexions en physique moderne lorsque plus tard je fus convié par l'excellent épistémologue Michel Cazenave au fameux Colloque de Cordoue (1979) puis - par J.E. Charon - à celui de Washington (1984) et enfin - par le physicien Basarab Nicolescu - à celui de Venise (1986), où je fis connaissance avec - passez moi l'expression! - le «gratin» de la physique de pointe: David Bohm, Fritjof Capra, Olivier Costa de Beauregard, Jean E. Charon, Nicolo Dellaporta, Henry P. Stapp, Abdus Salam, etc.

Ce que m'apportaient cette réflexion et cette passionnante confrontation de plus de 30 ans sur le «Nouvel Esprit Scientifique» représenté par la physique et la biologie «de pointe», c'était la consolidation, sur le plan de l'axiomatique, des fondements logiques et épistémologiques de ma conception de l'Imaginaire. Disons au passage que le grand mathématicien René Thom, dans un article qu'il consacrait à mon travail, reconnaissait la consonnance entre nos approches théoriques. Car si j'avais étudié, classifié les «Structures Anthropologiques» de l'Imaginaire, plus j'avançais, plus ces bases axiomatiques apparaissaient comme irréductiblement, constitutivement «plurielles» (à la manière des «catastrophes» de la théorie de Thom) ne pouvant en aucune façon se réduire, comme certains l'ont fait à une «Structure Absolue». Probablement pour l'homme, par Sapiens Sapiens, l'Absolu n'apparaît - selon un titre célèbre - que «Monnayé» en entités séparées, irréductibles, «polythéiste» comme le disait Max Weber à propos des valeurs. Or c'est une telle conception «systémique» - selon la terminologie inaugurée par Geoffroy Vickers, J.W. Forrester et L. von Bertalanffy - c'est-à-dire, pour résumer simplement une «organisation qui n'existe et ne s'identifie que par l'intégration de coordonnées contradictoires» à laquelle depuis Niels Bohr, depuis la «mécanique ondulatoire» et la physique quantique adhère la quasi totalité de la physique moderne, c'est une telle notion qui correspondait le mieux à ce «modèle» de l'Imaginaire anthropologique que j'avais empiriquement repéré puis construit. Dans ce parcours, j'avais fréquemment rencontré l'épistémologue Stéphane Lupasco qui, lui aussi, tentait de construire un modèle à la fois unitaire et systémique. Je réunissais alors quelques études diverses que j'avais faites sous le titre/programme de «L'âme tigrée. Les Pluriels de Psyché».

Mais cette rencontre (mieux ces «retrouvailles», car en Occident la physique avait toujours été la pensée pilote de la philosophie) du modèle de la physique

de pointe et de «l'indicateur» anthropologique qu'est l'imaginaire avait une première conséquence épistémologique et philosophique majeure: nous entrions par ce fait dans une période de «l'après-bachelarisme» (je préfère avec mon ami Michel Guimar cette épithète plutôt que «bachelardisme», voire «bachelardien»...) où le réenchâtement prodigieux de la cosmologie physicienne se trouvait être le même que le réenchâtement, statutaire, si je puis dire, de la «poésie»... Les barrières que dressait encore l'héritage positiviste du Maître de Dijon entre «nouménotechnique» scientifique et «phénoménologie» de la rêverie, de la connaissance ordinaire, s'estompèrent... À un tel point qu'un sociologue comme Michel Maffesoli a pu écrire - au grand scandale des Scolastiques! - un petit traité de «La Connaissance ordinaire». L'imaginaire, dans ces épousailles demeurant d'ailleurs - Baudelaire ne disait-il déjà pas que c'était là «la reine des facultés»? - le chef de famille incontestable de ce réenchâtement nuptial! Car c'est la démarche scientifique qui vient se ranger dans telle ou telle structure de l'imaginaire (et pour notre science occidentale, depuis Platon et Aristote dans les structures «diaïrétiques») et non l'inverse. Cette préséance a une importance: elle supprime le fantasme, si moderniste, d'une «Science» - avec un S majuscule - se reproduisant elle-même sur le type linéaire et continu du progrès. Or la science aussi est passible de l'anthropologie: elle dépend, comme toute oeuvre humaine, de son «inventeur» humain. C'est ce que Gerald Holton a fort bien montré à propos de l'incompréhension réciproque d'Einstein et de Niels Bohr.

Mais me direz-vous que devient Jung dans tout cela, n'essayez-vous pas de honteusement camoufler votre filiation avec «l'inquiétant Docteur Jung»? (C'est ainsi qu'on a pu étiqueter le psychiatre de Zürich dans un hebdomadaire français!). Que non pas! J'ai l'habitude de prendre mes responsabilités, vous savez! Mais d'abord je dirai que la psychologie «subjective» (comme disait Betcherev!) n'est pas ma spécialité, la thérapie psychiatrique et la psychothérapie encore moins. Mais bien entendu le système - systémique! - des Urbilder que me propose l'éthologie, la contradictorialité axiomatique qui est le constat de la rationalité physicienne moderne, je les retrouvais en consonance totale avec les conceptions jungiennes: et l'archétype fondant l'universalité du Sapiens, et l'Unus Mundus où la cosmologie se conjugue avec l'anthropologie (les notions de psychoïde, de synchronicité - cette dernière, rappelons-le pour nos doctes ignares - élaborée en commun entre Jung et Wolfgang Pauli), et avec la pluralité tétramorphique de l'âme (le «quaternion»). Mais mon acquiescement aux théories de Jung s'arrête là, et je laisse, et j'ai laissé à d'autres, plus spécialisés, le soin d'en faire la jonction avec mon système - systémique! -. Telle fut la tâche des psychiatres comme les Drs Hillairet et Gardes, Paul Ueberschlag, tel fut le travail expérimental et clinique de mon homonyme le Professeur Yves Durand - soutenu par les psychiatres Schneitzler et Morénon - qui vient de nous livrer le tome I de sa monumentale «Exploration de l'Imaginaire», belle tentative pour affiner mes propres empiries en une «Introduction à la modélisation des Univers mythiques» (c'est le sous-titre!). Mais déjà cette allusion à l'aide apportée à mon travail d'anthropologie générale et culturelle, à mes données épistémologiques fondamentales par d'autres disciplines que les miennes, laisse entrevoir le troisième «Il était une fois...» (les deux premiers étant, rappelons-le, les rencontres avec Gaston Bachelard d'une part, avec les physiciens et les éthologues du Cercle d'Eranos d'autre part...). En 1966, «Il était une fois...» trois professeurs à l'Université de Grenoble qui, deux ans avant le mythique «Mai 1968», mes amis hélas disparus Léon Cellier, Paul Deschamps, et moi-même, eurent l'idée - et la volonté, malgré toutes les incompréhensions et tous les obstacles! - de créer un Centre de Recherche sur l'Imaginaire carrément transdisciplinaire... Signalons

simplement que le succès d'une telle initiative - signant à la fois le «malaise dans la Civilisation», et surtout dans sa tête pédagogique: l'Université - fut foudroyant: vingt ans après, le C.R.I., agréé en 1982 comme laboratoire lourd du C.N.R.S., regroupe une quarantaine de filiales tant en France qu'à l'étranger: inutile d'insister, sinon pour saluer ici ces implantations nouvelles au Québec que sont le F.R.I.S.Q. organisé par Guy Ménard et Gilbert Renaud, le G.I.R.S.I.I.C. dont l'essor fut interrompu par la disparition brutale de Jean Lerède, le pionnier francophone de la suggestopédie, et aussi notre ami Luc Bureau le géographe de l'imaginaire qui oeuvre à l'Université Laval et garde contact avec notre Laboratoire de l'Université de Bourgogne.

L'implantation de la transdisciplinarité du C.R.I. se fit d'abord et tout naturellement sur la souche la mieux conservée, si je puis dire, dans nos jardineries universitaires si technolâtres et pragmatistes, à savoir dans les départements de littérature et de «philosophie de l'Art». Ce fut une immense contribution à notre recherche commune dont je ne peux citer ici que les plus anciennes initiatives: Simone Vierne et son équipe à la direction de la «tête et de la mère» de tous les C.R.I. de par le monde, celui de Grenoble que j'ai dirigé pendant presque 20 ans; Claude Gilbert Dubois et le L.A.P.R.I.L. de Bordeaux; Pierre Brunel et le Groupe de Recherches comparatistes sur l'Imaginaire à la Sorbonne; Max Milner qui fonda le C.R.I.S. à l'Université de Dijon, maintenant dirigé par J.J. Wunenburger... Avec contrariété, je suis obligé d'écrire «etc... etc...» en pensant aux quelques 500 chercheurs qui oeuvrent avec nous de par le monde, à Lisbonne, à Barcelone, à Tunis, à Séoul, à Brazzaville, etc... (encore!) etc... Littératures françaises et étrangères furent le catalyseur de nos transdisciplinarités. Je tenais à signaler ce souchage littéraire d'où est née cette conquérante entreprise que fut le Groupement de Recherche Coordonnée sur l'Imaginaire où pour moi, par l'éclairage de l'histoire littéraire, de l'ethno-sociologie, de la sociologie des cultures, de la thérapie psychiatrique, des pédagogies de l'imaginaire chères à mon collègue et ami Bruno Duborgel (Univ. de St Etienne) se dessinèrent les perspectives nouvelles de ma démarche dont je dois vous entretenir dans la seconde partie de mon programme.

Auparavant, et pour conclure la première question qui m'était posée sur les fondements d'une - la mienne! - philosophie de l'Imaginaire je voudrais faire une remarque et indiquer un quatrième «il était une fois...» qui, ici, dans ce Département des Sciences Religieuses, peut apparaître comme le fondement suprême!

Remarque d'abord: je me suis aperçu quelques années après avoir déposé le titre de mon ouvrage «Les Structures Anthropologiques de l'Imaginaire» qu'il était exactement l'inverse du titre fameux de Lévi-Strauss, l'Anthropologie structurale, édité une année avant mon livre. Qu'est-ce à dire? C'est que pour Lévi-Strauss et plus généralement pour tout le structuralisme syntagmatique tant à la mode vers les années 50, c'est le jeu structural qui, indépendamment des contenus et des affects paradigmatiques, fonde l'identité de l'anthropos. Certes j'ai partagé et je partage «l'agacement» - le mot est de Lévi-Strauss - devant l'explication historiciste envahissante, devant ce totalitarisme simpliste répondant au postulat si médiéval du post hoc ergo propter hoc. Mais je suis à mon tour saisi d'un agacement semblable devant un structuralisme formaliste qui pêche par angélisme et vide le marmot humain avec l'eau du bain historiciste. Structuralisme qui se réfugie alors frileusement, par peur du sens, dans le vide absolu du «dum calculat fit mundus!» cher au déisme formaliste et athéisant de l'Aufklärung. Pour moi, c'est dans la Science de l'Homme (et tous ses horizons: psychologique, physiologique, embryologique,

historique, neurologique, culturel, social, etc...) que se repèrent les constantes «archétypales» qui identifient et permettent de - et de se! - comprendre Sapiens Sapiens. Pour moi la structure n'est nullement un vide «indifférent», mais un «creux» génotype modelé phénotypiquement par ses remplissements sémantiques. Telle est la distance que je mets entre le structuralisme figuratif, issu du comparatisme anthropologique, et le structural, voire la grammatologie. La «traduction» chez Sapiens n'est pas un automatisme mécanique: elle suppose un engagement, mieux un embarquement sur le même vaisseau génotypique spécifique.

Il en résulte, et nous verrons l'importance de cette conclusion sur nos «perspectives» présentes, que si la causalité en anthropologie de l'imaginaire réside à sa base dans une morphogenèse ou «causalité formative» telle que celle que C.H. Waddington ou R. Sheldrake repèrent en biologie génétique, la genèse, disons - pour l'homme - les situations et dynamismes historiques, n'en jouent pas moins le rôle de causes «dérivatives» (pour emprunter la terminologie de Pareto) ou occasionnelles que la compréhension doit prendre en compte. L'on voit par là déjà comment nos perspectives, sans renier le fixisme fondamental de l'archétypologie, vont s'orienter vers des schémas interprétatifs des dynamismes, c'est-à-dire vers une lecture des «dérivations» phénotypiques. J'avais annoncé que je parlerais ultimement de ce quatrième «Il était une fois...» qui, en réalité, se situe immédiatement après la première rencontre, celle avec la poétique bachelarienne et qui est ma rencontre en 1962 avec le grand spécialiste de Sciences religieuses que fut mon fidèle ami, pendant 16 ans jusqu'à sa mort en 1978, Henry Corbin. C'est lui qui m'introduisit d'ailleurs en 1964 au Cercle d'Eranos où se nouait ma durable et fructueuse amitié avec Mircea Eliade, le théologien Ernst Benz et le savant spécialiste de la Kabbale Gershom Scholem. C'est avec Henry Corbin que nous fondions en 1974 le Centre de Recherches Spirituelles Comparées, l'Université St-Jean de Jérusalem et que j'entrais en 1976 à l'Académie de Philosophie de Téhéran. C'est dire - et dire devant ce département des Sciences Religieuses de l'Université du Québec! - combien pour l'Anthropologie de l'Imaginaire que j'animais, une réflexion orientée par ce qu'Henry Corbin, spécialiste de ce monothéisme exemplaire qu'est la foi islamique appelait les «Paradoxes du monothéisme» prenait un relief fondamental. Dans ce secteur de haute altitude culturelle - si je puis dire! - où l'imaginaire se sublime en imaginal, les mêmes problèmes et les mêmes modèles épistémiques que ceux découverts par l'anthropologie plus «ordinaire» et confirmés par la biologie et la physique contemporaines s'imposaient: ceux de l'unicité «systémique» des théophanies, et spécialement des théophanies monothéistes des «Gens du Livre»... Séphiroth, angélogologies zoroastrienne ou islamique, dogme trinitaire et homoousie, hyperdulies mariale ou fatimale, iconologie orientale, prophétologie sunnite comme imâmologie schi'ite venaient à la rencontre du monnayage «polythéiste» des grands polythéismes de l'Antiquité, de l'Inde ancienne et moderne, du Bouddhisme Mahayaniste qu'analysaient nos «confrères» K. Kérényi - l'initiateur de Jung au polythéisme grec -, Heinrich Zimmer, T. Izutsu, Tucci ou Veda... Je rappelle que des théologiens catholiques tels que les P.P. Jean Danilou ou Louis Bernaert (S.J.) et le P. J. de Menasce (O.P.) firent des interventions remarquables et remarquées dans notre Cercle. Par ailleurs notre collègue le latiniste Patrice Cambronne (Un. de Bordeaux III) appliquait avec succès nos méthodes «mythocritiques» aux Confessions de St Augustin...

Enfin - et pour me laver des péchés de gnosticisme dont m'accablent certains jésuites modernistes, iconoclastes et progressistes (cela existe encore en France!) - je dirai que mes travaux ont trouvé écho favorable et applications scripturaires et théologiques chez des penseurs ecclésiastiques tels que les

P.P. Carlos Hallet (S.J. Chili), João Mendes (S.J. Portugal), Jacques Vidal (O.F.M. Paris), Julien Ries (Louvain) ou Philippe Regeard (France)...

C'est dire par là que «l'indicateur» anthropologique qu'est l'imaginaire et ses structures, couvre d'un réseau compréhensif (c'est-à-dire explicatif par d'autres «causes» que la linéarité causaliste «efficiente» issue d'Aristote) la totalité des activités révélant la «présence» de Sapiens Sapiens, de la neurophysiologie du comportement à la physique théorique, de la psychologie normale et pathologique à la création des oeuvres de culture, des littératures à la science des religions, le «système» des structures figuratives et configuratives de Sapiens Sapiens permet une approche qui, sans conteste, approfondit la connaissance de l'homme.

*

Mais cet approfondissement, reposant sur des fondements anthropologiques de plus en plus affinés et confirmés, porte en lui-même sa prospective. Vous me demandiez de vous parler des «fondements» et des «perspectives», je dirai que ces perspectives sont étroitement liées à l'approfondissement et à la consolidation de ces fondements. Sans renier, loin de là, la position «fixiste» de base de notre anthropologie, et après avoir codé - plus que codifié - une sorte de «statique» des structures figuratives, les problèmes de dynamique, de changement se sont posés. Toutefois je souligne pour les sectateurs du «changement» ou de la «différence» (quand ça n'est pas ceux de la «croissance» ou de la «différance»!) que si l'on veut noter des variations, des dérivations, des particularismes, il faut avant tout se demander ce qui varie, ce qui dérive, ce qui se singularise! Bachelard avait coutume de nous dire qu'avant de parler d'onde il fallait se demander ce qui ondule! La statique théorique doit précéder obligatoirement une dynamique appliquée!

Or, du travail même de l'établissement et de l'affinement de notre modèle, se dessinèrent des perspectives «dynamiques». Je ne prendrais pour exemple que l'expérimentation et la réflexion de nos collègues psychologues et psychiatres, puis sociologues: sur ces terrains, l'analyse s'est trouvée derechef orientée vers les problèmes du «changement»: «guérison» ou aggravation psychopathologique; mouvements, développements, crises, révolutions ou restaurations sociales.

Et d'abord il faut signaler un consensus entre tous nos chercheurs, consensus qui permet de définir en incipit la fameuse notion de «santé» mentale ou sociale. À savoir que toute détérioration anthropologique, individuelle ou collective, se signale par deux caractères conjoints: d'abord il y a monopolisation extrême d'un seul régime structural de l'imaginaire. C'est la phase si l'on peut dire, par métaphore, paranoïde. Puis il y a perte de la symbolisation, c'est-à-dire de la «distance» qu'implique la symbolisation entre le signe (symbolisant, signifiant, etc...) et son remplissement «transcendant» (existentiel, métaphysique, religieux, etc...). J'aime à donner la définition du symbole en prenant le grec symbolê plutôt que symbolon, c'est-à-dire: confluence, «rencontre», «carrefour» qui souligne le caractère fondamental de l'imaginaire humain, à savoir sa dualité constitutive. Tous nos amis psychiatres et psychothérapeutes ont vérifié cela spécialement sur la schizophrénie - la maladie mentale privilégiée en Occident! - Mais déjà le génie de Nietzsche distinguant dans le fonctionnement «normal» et si fécond du miracle grec la «tigrure» - que l'on me permette de reprendre ici le substantif d'un titre tout épithétique d'un de mes livres - entre Apollon le clair (luxelos) et Dionysos le nocturne (nukteros, manikos...) et déjà aussi le génie de Georges Dumézil reconnaissant dans la pérennité du bon fonctionnement de la

société romaine, l'équilibre entre les fameuses «Trois fonctions»... La bonne santé est toujours synarchique, c'est ce que devraient apprendre nos médecins et nos politiques. C'est ce qui m'amenait à réclamer, et à esquisser dès 1981 une «topique» pour la Sociologie et les Sciences Sociales en général. Topique sur le modèle, bien entendu, de celle qu'avait instauré Freud pour la psyché individuelle (la lère Topique) discernant deux niveaux corrélés: le conscient et l'inconscient.

Cette «topique» équilibrant en gros le status d'un ensemble socio/culturel donné, status reposant sur la tension systémique entre deux couches de mythes, si je puis dire, impliquait une dynamique: à savoir la régulation, les avancées, les débordements du mythe n° 1 par rapport au mythe n° 2. Tout ensemble systémique se doit d'être en mouvement de régulations internes.

Ceci ouvrait donc les années 80 à de fructueuses recherches collégiales sur les problèmes du «Changement». En témoigne le plan quadriennal de recherche que nous fixions pour notre G.RE.CO (Groupement de Recherches Coordonnées) en 1982 «Mythes du changement et changements de mythes», plan que confirmaient les deux colloques de programmation et de «première vendange» (vendematio prima!) que nous tenions à la Sorbonne en 1982 («Figures et Procédures du Changement») et en 1984 («L'imaginaire dans le Changement historique et social...»), Colloques où des chercheurs chevronnés tels que le regretté Raymond Ledrut, G. Balandier, E. Poulat, J.P. Vernant, E. Morin, Viola Sachs et L.V. Thomas apportèrent leurs précieuses contributions. Signalons encore dans les retombées immédiates de ces démarches heuristiques les colloques régionaux organisés par nos amis J.J. Wunenburger à Dijon (sur «Décadence et Apocalypse» (1986)) où il invitait Jochen Schlobach, et par Cl. G. Dubois à Bordeaux - déjà très documenté sur ces problèmes puisque auteur de la thèse sur «La Conception de l'histoire en France au XVIIe siècle» - qui coup sur coup nous donnait les résultats de recherche sur «L'imaginaire du changement en France au XVIIe siècle» (collectif) et «L'invention au XVIIe siècle » (1987). Par ailleurs les grandes et belles thèses, éditées en 86-87 de nos amis Gilbert Bosetti («Le mythe de l'Enfance dans le roman italien contemporain». E.L.U.G.) et Aurore Frasson-Marin («Italo Calvino et l'Imaginaire» Slatkine éd.) cernaient au plus près ce que cette dernière appelait «la dimension historique». Enfin je dois signaler comme apport décisif à une réflexion et à une recherche sur la succession cyclique des mythes, la magistrale et monumentale thèse (inédite, hélas, mais déposée à l'Université de Grenoble II) de ma collègue Françoise Bonardel «Visions du Grand Oeuvre en Extrême-Occident» mettant minutieusement en évidence dans le post-modernisme de notre modernité, face à l'impasse «plombée» des modernismes, l'aurora consurgens d'un «Esace visionnaire de transmutation» qu'avait parfaitement cerné, jadis, l'hermétisme de l'antiquité. Ce «retour d'hermétisme» - sinon d'Hermès - faisant complément au «retour de Dionysos» (ou tout au moins de son «ombre»!) que constatent par ailleurs nos collègues et amis Jean Brun et Michel Maffesoli (l'un pour le déplorer, l'autre pour simplement se soumettre nietzschéennement à cet inéluctable destin).

Cette réflexion collégiale sur «Imaginaire et Changement» allait orienter ma recherche personnelle dans deux perspectives conjointes: d'une part je me proposais d'étudier les phases contenues et découpant, pour ainsi dire, l'espace «topique» d'une société «vivante», d'autre part de repérer dans le déroulement historique la durée la plus probable d'un status socio-culturel. Empruntant métaphoriquement aux biologistes (C.H. Waddington, notion de «chréode»; R. Sheldrake, notion de «cause formative») une notion, j'arrivais à discerner dans un ensemble socio-culturel en devenir («vivant» sans être pour cela biologique) de grands sous-ensembles cohérents que j'appelais de la dénomination - certes potamologique! - «bassin sémantique». Car je m'étais progressivement

débarassé... de la notion de «progrès», pain quotidien des litanies historicistes, apparue très récemment (entre Bossuet et Condorcet) dans l'hypothèse historique. Je me suis expliqué de ce divorce entre les deux univers mythiques qui sous-tendent la démarche historique, le «progressisme» issu de la «postérité» de Joachim de Flore et s'épanouissant tardivement dès la querelle des «Anciens et des Modernes» au XVIIe-XVIIIe siècle, et les mythes du «retour» et du phasage déjà chers à mon ami Eliade, et à tous ceux qui ont tenté de faire l'histoire de l'historicisme: Schlobach, Dubois, etc... Après Schlobach, Cl. G. Dubois, et aussi Eugenio d'Ors, Wölfflin et surtout Pitrim Sokorin, je prenais en considération la notion de cycle historico/socio/culturel. Etudiant quelques grandes époques de notre histoire européenne - le gothique et le franciscanisme, le Baroque des XVIe et XVIIe siècles, l'Aufklärung et le romantisme naissant... etc... - j'arrivais à discerner dans ces «bassins sémantiques» (c'est-à-dire dans ces ensembles socio-culturels situés dans un temps local et manifestant un isomorphisme imaginaire, une cohérence dans les moyens d'expression, dans le lexique et les structures de l'information, etc...) des phases que j'appelais - gardant la métaphore potamologique! -: «ruissellement», «partage des eaux», «confluences», «le nom du fleuve», «l'aménagement (philosophique et conceptuel) des rives» et enfin «méandres et deltas».

Restait à mesurer la durée globale de ces six «phases» rythmant le devenir d'un «bassin sémantique» et chevauchant, dans leurs extrémités, les unes sur les autres. Depuis longtemps le rythme court diffusé par la psychanalyse oedipienne (Mendel) entre génération des pères et des fils m'apparaissait comme surfait: les économistes (Cameron, Kondratieff, etc...) pour leur part avaient repéré des rythmes plus longs. Enfin la perspicacité d'un Fernand Braudel mettait à jour des rythmes différents dans une société donnée, et invitait ironiquement le sociologue à examiner les «longues durées historiques». Quant à moi, je repérais deux processus, l'un plus «intrinsèque» que l'autre, ce dernier pouvant recevoir le choc ou simplement l'incidence d'événements échappant en partie aux directives anthropologiques (disettes, cataclysmes, effets pervers divers, etc...). D'abord je remarquais qu'en marge des filiations pédagogiques institutionnelles (écoles, bibliothèques, programmes scolaires et, de nos jours, médias, etc...) existait la circulation d'une information parallèle «de bouche à oreille» bouclée pour ainsi dire sur un «trend » familial (grands parents - parents - enfants - petits enfants des parents...) couvrant à peu près 4 générations de 25/30 ans, donc débordant légèrement de 10 à 20% le siècle décimal. Je propose d'appeler ce «trend », khaldounien en hommage au grand penseur tunisien du XIVe siècle, Ibn Khaldoun qui avait repéré une usure dynastique au bout de 120 ans (qu'il décomptait, lui, en 3 générations de 40 ans...).

Mais ce trend familial, baigné par une société plus globale donc aux relations et communications plus lentes, et recevant par là des impacts plus ou moins «extrinsèques» (guerres, émigrations, crises économiques ou politiques, etc...) se voit en quelque sorte «distendu» - de 30 à 80 ans - ce qui donne aux divers «bassins sémantiques» jusqu'ici étudiés une «durée» d'environ 150 ans à deux siècles... Notons qu'à l'intérieur de cette enveloppe sémantique les 6 sous-ensembles repérés n'ont pas une durée égale et fixe. Soulignons encore l'opportunité heuristique de la métaphore du «bassin»: c'est, qu'à la manière dont un fleuve creuse de plus en plus le bassin qu'irrigue son lit - un tel creusement pouvait à la limite faire «changer» le lit même du fleuve - de même dans une entité socio-culturelle bien identifiée par l'ensemble de ses cohérences historique, ethnique, linguistique, esthétique, etc... les redondances d'un «bassin sémantique» - comme des crues successives alternant

avec de basses eaux - rendent de plus en plus typifié et «informé» le consensus socio-culturel. Par exemple le «Baroque» du XVIIe siècle est plus Baroque que celui du flamboiement de la fin du gothique, mais moins que le baroque du romantisme («barocus romanticus selon d'Ors!) finissant en «décadentisme»... Tout se passe comme si l'information coulant de plus en plus dans un lit socio-culturel perfectionnait en quelque sorte - si l'on pense avec Brillouin que la croissance de l'information est «négentropie» - de plus en plus la pluralité des connexions et des communications «aesthétiques» et intellectuelles.

Certes dans ce «système» dynamique - tout aussi systémique que notre statique - qui vient prolonger et compléter notre morphologie de l'imaginaire, bien des questions restent posées. Et d'abord celle de savoir pourquoi - donc, quand et comment - un simple trend khaldounien («familial») est promu et étendu en un «bassin sémantique» qui intéresse la société plus globale tout entière. Là aussi reste une exploration plus poussée que celle qu'a pu faire en son temps Robert Nisbet (1969) ou A. R. Radcliffe-Brown (1957) pour savoir d'une part, quelle est l'influence et les croisements des «échelons» (courts, moyens, «longs») de durée sur la maturation intrinsèque d'un épisode socio-culturel, d'autre part quel est exactement le rôle que jouent réciproquement «l'endogène» et «l'exogène» (F. J. Teggart, 1925).

Autre grande problématique: celle liée au couplage de la circulation «négentropique» de l'information dans des «bassins sémantiques» de plus en plus creusés, si je puis dire, avec l'entropisation parallèle et inverse de structures institutionnelles de plus en plus «entropiques» c'est-à-dire désaffectées de leur propre identité fonctionnelle... Couplage laissant entrevoir cette fois un conflit sans solution, une «crise» sans dénouement autre qu'un «déclin» mortel, prévu en 1920 par O. Spengler se souvenant probablement du vieux ragnarörk germanique. Un byzantinisme raffiné ne donnant alors plus que le choix entre l'autodestruction - l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie! - ou l'appel aux Barbares...

Comme vous le voyez les «perspectives» ouvertes à notre recherche sont nombreuses et passionnantes. Elles ne sont permises que par ces «fondements» d'une anthropologie de l'imaginaire tels que je viens de vous les signaler sommairement dans cet exposé.

«Fondements» et «Perspectives» constituent bien une «Philosophie» proposant une alternance aux courants philosophiques (existentialisme, historicismes divers, structuralismes, etc...) vite épuisés au début de cette seconde moitié de notre siècle.

Par le travail collégial, franchement transdisciplinaire que nous avons mené depuis maintenant plus d'un quart de siècle, il semble bien que dans ce «bassin sémantique» ruisselant à partir des années finales du XIXe siècle, partageant ses eaux avec tumulte lors des premiers chocs entre philosophies de l'Histoire, héritage tardif du XIXe siècle et positivismes d'une part, de l'autre la psychanalyse, la psychologie des profondeurs et la remythologisation wagnérienne, entrant en «confluence» - en particulier dans le Cercle d'Eranos fondé en 1933 - avec physique quantique, éthologie (les couronnements officiels des Prix Nobel...), épelant - de façon discrète, sinon secrète! - le «nom du Fleuve» (Bachelard? Jung? Eliade? Dumézil? Corbin? je ne sais, je ne veux le dire!) à travers les tumultes et perturbations de notre tragédie 1939-1945, il semble donc que nous sommes encore au stade de «l'aménagement philosophique des rives» comme en témoignent les grandes synthèses systématisées que sont *mysterium Conjunctionis* (Jung, 1956), *Anthropologie Structurale* (Levi-Strauss, 1958), *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabi* (H. Corbin, 1959),

La poétique de la rêverie (Bachelard, 1960), L'Énergie et la matière vivante (Lupasco, 1962), livres majeurs auxquels nous ajoutons modestement (les 11 éditions françaises et les éditions roumaine, italienne, portugaise, espagnole et, de façon imminente, américaine, nous y autorisent objectivement) nos «Structures anthropologiques de l'imaginaire» (1960).

C'est à cet «aménagement des rives» avant que les méandres du début du XXI^e siècle ne se fassent plus perceptibles que je vous convie encore, mes chers Collègues de l'Université du Québec et plus spécialement vous, Professeurs et Chercheurs du Département des Sciences religieuses: il y a encore de magnifiques conquêtes à réaliser par nos méthodes mythocritique et mythanalytique dans le domaine non seulement des Écritures sacrées du christianisme (Bible, Évangile et Patristique) mais plus largement encore dans le domaine de l'Identité têtue du Québec au sein du vaste continent anglophone de l'Amérique du Nord!

Gilbert Durand

Fondements et perspectives